

Sauvons nos élèves

Les [résultats de l'enquête Pisa](#) sont donc tombés. Pour un enseignant qui travaille au collège, ils n'ont rien de surprenant. Cela n'en reste pas moins dramatique tant la chute dans de nombreux domaines (compréhension de l'écrit, notamment) est vertigineuse. C'est aussi accablant pour l'Éducation nationale. Même si l'on doit tenir compte des difficultés des familles, du Covid, des réseaux sociaux (rapidité, fluidité, satisfaction immédiate) et du temps consacré aux divers écrans, nous sommes responsables de la réussite des enfants.

Avant que l'année ne commence, en prenant connaissance de la situation individuelle de mes élèves, j'ai été plongée dans une profonde inquiétude. Le nombre d'enfants présentant des difficultés scolaires (graves, confinant parfois à l'illettrisme), des troubles divers (du handicap à la dépression) ou subissant des conditions de vie excessivement difficiles (situation familiale, pauvreté) était si élevé qu'il m'a paru impossible de parvenir, une année de plus encore, à travailler ne serait-ce que de manière pertinente. Tout en sachant qu'il y aurait aussi des élèves excellents et heureux dans ce monde de brutes. Sans compter qu'il m'a paru aberrant que la [santé mentale](#) des collégiens ne soit pas davantage prise en compte dans un climat à ce point anxiogène, voire apocalyptique (guerre, incendies, canicules, violences, etc.).

Et puis les cours ont commencé. Les difficultés ou les souffrances étaient évidemment là mais l'ambiance de classe qui réunit chacun et, en un sens, fédère les élèves donnait un aspect plus rassurant à la situation. Avec l'expérience et la pratique de près de trois décennies d'enseignement, j'ai, comme mes collègues, développé une sorte de sens de la convivialité et de l'élégance, de capacité à valoriser chacun, qui permet à la plupart de progresser et d'atténuer les aspérités. Qui pourtant restent et, malgré nos efforts, persistent tragiquement.

Dehors, c'est l'enfer

De plus en plus souvent, j'ai le sentiment que nos heures de cours sont un peu comme une variante scolaire du « Décaméron » de Boccace. Dehors, c'est l'enfer. A l'intérieur, on se raconte des histoires en suivant les programmes. Et ça a l'air de tenir. Jusqu'aux moyennes, aux conseils de classe ou au verdict Pisa.

Et il m'a semblé, en lisant les résultats de l'enquête, que là était peut-être notre erreur. Nous continuons à faire du mieux que nous le pouvons quand c'est, dans l'état actuel des choses, impossible. Nous avons le souci que ça marche et que ça ait l'air de fonctionner quand une part croissante des élèves n'arrive même plus à comprendre un texte élémentaire et n'a même plus la moindre motivation pour recopier un paragraphe, faire un exercice, rédiger quelques lignes.

Notre façon d'être constructifs et, en sortant d'un cours, de croire que finalement la situation n'est pas si grave, que la curiosité intellectuelle reste, qu'il y a des moments de grâce, tout cela sauve les meubles mais aussi nous éloigne d'une réalité contre laquelle nous devons lutter. Un peu comme lorsque certains relativisent le réchauffement climatique un jour d'août où le temps a été clément.

La situation est catastrophique. Les enfants souffrent terriblement. Faire ce constat, même s'il peut faire un peu vieux con ou réac (cela n'a pourtant rien à voir), est difficile. Moche. Triste. Mais nécessaire. Si du moins l'on veut réfléchir aux moyens de s'en sortir et de sauver les élèves.